Sur le fédéralisme

[|(III)|]

Et si l'on me demande pourquoi, malgré le prix souvent terrible qui a été payé, car je n'ignore pas les méfaits du centralisme français et de ce qu'a représenté l'extension du despotisme étatique, pourquoi je considère que les rois unificateurs ont fait œuvre utile, malgré la suppression des libertés provinciales, ou régionales, je répondrai qu'à part la disparition des luttes et des antagonismes entre provinces et régions, il est un fait qui domine tous les autres : le développement de la civilisation est impensable sans les contacts humains permanents aussi larges que possible. La culture, la science, les hautes connaissances qui illuminent la voie du progrès et d'où naissent des techniques diverses, les perfectionnements industriels, les améliorations économiques, la pensée philosophique, tous les arts, tout ce qui fait la grandeur de l'humanité, tout ce qui a rendu possible sa vie, et la lutte contre la famine et les fléaux qui l'ont si longtemps décimée, impliquent un échange continuel, un contact permanent des collectivités humaines et des minorités qui, en leur sein, constituent les élites volontairement mises à leur service. C'est dans la mesure où, dans l'espace et dans le temps, savants, penseurs, philosophes, sociologues, apôtres sont solidaires et apprennent les uns des autres qu'ils fécondent leur génie et voient se multiplier les sujets de méditation ou s'entrouvrir des horizons nouveaux. Une nation peut, plus qu'une autre, avoir apporté des éléments enrichissants à ce vaste labeur commun. Il n'empêche que l'œuvre est collective, et, comme il arrive aujourd'hui au développement de la physique nucléaire, aux progrès de la biologie et de l'astronautique ou à la lutte contre le cancer, est appelée à le devenir de plus en plus. Pasteur écrivait que si la science n'avait pas de patrie, l'homme de science devait en avoir une. Laissons de côté le

dernier membre de cette belle phrase, sur lequel on peut discuter. Le principal est que ce n'est pas l'homme de science, en soi et sa patrie qui comptent, mais la science et son universalité.

Or, les contacts ne sont pas seulement utiles entre les élites intellectuelles qui, du reste, dès la naissance des premières universités européennes, ignorèrent les patries, et se retrouvaient et enseignaient en France, en Italie, en Bohème ou aux Pays-Bas. Ils le sont plus encore entre les peuples des provinces et des régions, qui à mesure que les frontières disparaissent se transmettent leurs connaissances, leurs techniques, leurs idées, leurs inquiétudes, leurs formes d'art mineurs, élargissant par les contacts permanents, leur conception de la vie, leur connaissance du Cosmos et leur vision des choses. Les historiens ont montré le rôle utile joué par les commerçants qui, voyageant de pays en pays, ont introduit la culture grecque tant en Gaule qu'en Russie, et ouvert, jusqu'aux pays scandinaves, la voie de la civilisation. Les mêmes faits s'étaient produits en Asie-Mineure et en Chine. Un pays fermé sur lui-même se condamne à l'ignorance et à la barbarie. Et les nations qui ont progressé le plus vite et sont allées le plus loin dans cette voie sont celles qui, comme la Grèce, ont pu, grâce à. la mer, maintenir le contact avec le plus grand nombre de régions déjà civilisées, et assimiler leur culture [[Il n'y avait pas d'État centralisé en Grèce, mais grâce à la mer les contacts s'étendaient en Méditerranée, en Asie-Mineure et en Orient et avaient fait bénéficier les Grecs de la culture non seulement crétoise, mais sumérienne, babylonienne, égyptienne et sans doute hindoue.]].

On pourra m'objecter que les peuples auraient trouvé par eux-mêmes, sans la hache des rois, le chemin de leur unification. Hélas ! Il semble bien, au contraire, qu'une infirmité de l'âme humaine prise en général soit précisément cette incapacité de s'élever au-dessus de la tribu ou des limites

des patries. Tant qu'ils n'ont pas été éduqués par ceux qui voient plus haut, plus clair et plus loin qu'eux, les êtres humains de petite moyenne, qui composent l'immense majorité, sont beaucoup plus sensibles à ce qui les oppose qu'à ce qui peut les unir. Dans ces conditions, tant pis pour les chemins que l'histoire a pris. Certains résultats sont atteints. Il ne servirait à rien de vouloir revenir en arrière sous prétexte qu'ils auraient dû l'être par des moyens qui ont nos préférences.

Peu d'hommes sont, jusqu'à présent, capables de concevoir les grands ensembles qui, par exemple, peuvent faire de l'Europe un continent politiquement, économiquement, et humainement solidaire. L'immense majorité des couches populaires y sont indifférentes. Cela les dépasse. Et leur cœur, leurs sentiments, leurs désirs profonds restent au-dessous de ces grands desseins. Si l'Europe se fait, ce sera grâce à l'effort acharné d'hommes venus de tous les horizons, catholiques et athées, protestants et israélites, socialistes et capitalistes, étatistes, libertaires et républicains et même monarchistes qui, bien que concevant l'organisation européenne de différentes façons, coïncident dans la nécessité d'y parvenir.

[|*

* *|]

Sachons reconnaître ce qui est, ou ce qui fut. Il est indiscutable que la civilisation s'était développée dans les villes européennes de la pré-Renaissance et l'on peut me citer telle ou telle découverte, telles et telles réalisations municipales, telles créations artistiques, telles organisations corporatives. Par rapport à l'époque, c'était immense. Mais je me refuse fermer les yeux devant une autre catégorie de faits sur lesquels les apologistes du communalisme qui s'épanouit aux